

Francophonies d'Amérique



Le Dernier des Franco-Ontariens de Pierre Albert (Sudbury, Prise de Parole, 1992, 96 p.)

Le Cycle des ronces de Caroline-Anne Coulombe (Hearst, Le Nordir, 1992, 63 p.)

Janet Shideler

Number 4, 1994

Le français, langue maternelle, en milieu minoritaire (suite et fin), de quelques auteurs, les centres de recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004473ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004473ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Shideler, J. (1994). Review of [*Le Dernier des Franco-Ontariens* de Pierre Albert (Sudbury, Prise de Parole, 1992, 96 p.) / *Le Cycle des ronces* de Caroline-Anne Coulombe (Hearst, Le Nordir, 1992, 63 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (4), 43–44. <https://doi.org/10.7202/1004473ar>

LE DERNIER DES FRANCO-ONTARIENS

de PIERRE ALBERT

(Sudbury, Prise de Parole, 1992, 96 p.)

et

LE CYCLE DES RONCES

de CAROLINE-ANNE COULOMBE

(Hearst, Le Nordir, 1992, 63 p.)

Janet Shideler

Collège Potsdam, Université de l'État de New York

Ceux qui étudient la littérature francophone peuvent certes apprécier l'agonie évoquée par Gaston Miron lorsqu'il cite le poète et romancier Aragon : « En étrange pays dans mon pays lui-même » (*L'Homme rapaillé*, Montréal, PUM, 1970, p. 47). Ce qui accompagne cette citation, c'est une voix de résistance, de force.

Ce que Pierre Albert nous offre dans *Le Dernier des Franco-Ontariens*, cependant, est une voix différente... cette voix qui n'en est pas une, celle d'une diaspora sans pays. « Nous sommes tous venus d'ailleurs » (p. 45), proclame-t-il. « Nous sommes seuls et nous sommes perdus » (p. 62). Le poète s'attribue la responsabilité, puisqu'il est le dernier des Franco-Ontariens, de parler pour tout un peuple.

Le problème, c'est que le poète de la double minoritude incarne toutes les impossibilités de son peuple, y compris l'impossibilité de parler : « le dernier des franco-ontariens/ sait qu'il ne fait que pousser un dernier cri/ il est muet... » (p. 81). Mais comme le poète incarne en même temps toutes les ambiguïtés des Franco-Ontariens, il produit sa poésie malgré le mutisme dont il souffre.

C'est peut-être cet aspect de l'univers franco-ontarien que Pierre Albert illustre le plus clairement, à savoir une ambiguïté qui se situe à plusieurs niveaux : l'ambiguïté d'une minorité dont la culture est de plus en plus réduite au folklore et qui est subventionnée par des organisations historiques et par un gouvernement qui se croit bienveillant en faisant des Franco-Ontariens un peuple-projet; l'ambiguïté de tout individu bilingue — après tout, le bilinguisme est l'ambiguïté linguistique par excellence — qui se voit forcé de choisir une langue d'expression qui a déjà été réclamée par quelqu'un d'autre; finalement, l'ambiguïté d'un peuple nordique et nomade qui rêve de plonger ses racines dans un sol quelconque, mais qui sait qu'il doit « imaginer sa vie sans pays » (p. 84).

Chez Albert, l'ambiguïté atteint une certaine clarté sinon une résolution, et le mutisme s'exprime de façon éloquente. Il faut se demander, après tout, « si c'est pas de la grande littérature » (p. 35).

Par ailleurs, avec Caroline-Anne Coulombe, tout en admettant que pour cueillir le fruit rafraîchissant d'une ronce, on court le risque de se piquer en touchant aux épines, il ne s'agit pas pour la poétesse de se demander si la saveur du fruit vaut la douleur de la blessure; il est plutôt question d'observer et d'accepter le fait que le fruit et les épines font partie du même buisson, que le plaisir et la peine font partie de la même expérience.

C'est ainsi que Coulombe invite le lecteur à explorer tout un monde, non pas de contradictions, mais de complémentarité, de totalité. « [Les] ronces prospèrent en terres infertiles » (p. 9), nous dit-elle. La fécondité et l'aridité s'embrassent. L'amour et l'amertume sont désormais indivisibles, « enterrés côte à côte » (p. 43) après avoir cohabité. La mort n'est donc pas la perte, mais plutôt la possession et le plaisir, « la jouissance » (p. 29). Et l'absence est quelque chose de présent, de vivant: « l'absence exhalera-t-elle jamais son dernier soupir » (p. 47).

On attend ce soupir comme on attend, en lisant la poésie de Coulombe, un moment de repos, de soulagement. Un seul mot nous permettrait d'échapper à cette belle vacillation agonique. Mais là, dans l'amour-désert où les rocs abondent et où la végétation survit malgré soi, le temps est interminable, perpétuel comme le cycle des ronces. Une fois que la poétesse nous a engagés dans l'impossibilité de l'amour et du poème, nous devenons insomniaques comme elle et avec elle. Ainsi, égoïstement en quelque sorte, elle sait qu'elle n'est pas isolée dans sa solitude.